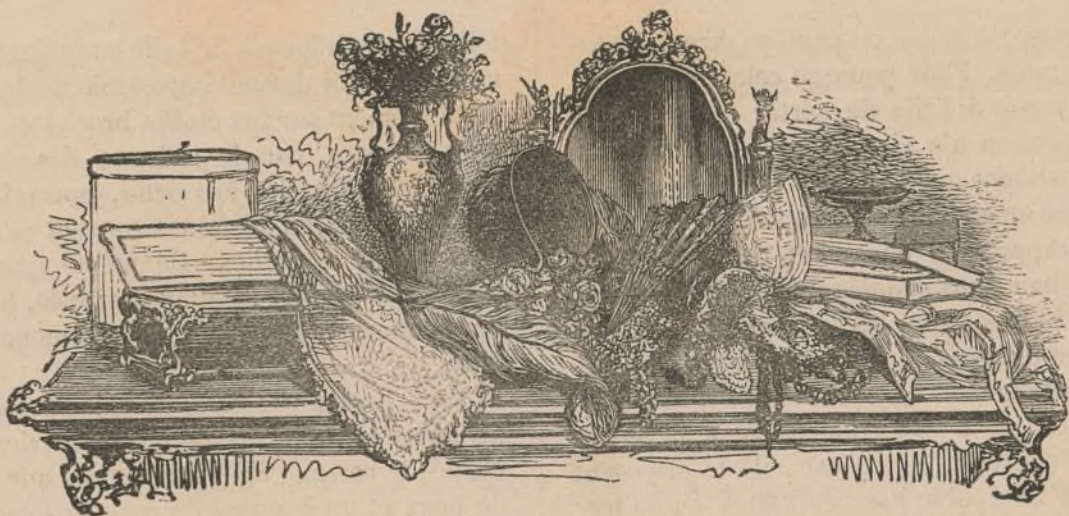




LES MODES PARISIENNES.

Chapeaux de M^{lle} Lucile Laborde, succ^e de Huguenet Lejay, rue de Richelieu, 77 — Manteau
de M^{me} Monier, rue d'Antin, 20 — Robes de M^{me} Olmer, rue Montmartre, 169 — Dentelles de M^{me}
Beaudoux, rue de la Paix, 4. — Passementeries de Sorci Delisle, Place de la Bourse, 31. —
Corsets Fosselin, rue de la Paix, 13.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE PAIN DES PAUVRES (1^{re} partie), par Louis LU-
RINE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. —
RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Il faut avouer qu'un feuillet des modes est en ce moment chose assez embarrassante à faire, non qu'il manque de faits, bien au contraire : c'est par l'embarras des richesses ; c'est la tour de Babel !

A quel sujet s'arrêter ? Par où faut-il commencer ? Les toilettes de bal, les élégants négligés, les mille fantaisies des cadeaux de l'an, les cachemires, les dentelles, les bijoux, tout cela passe dans l'imagination, paré, chatoyant, avec le prisme charmant de la nouveauté, se confondant si bien qu'il faut faire de grands efforts pour les débrouiller, afin de procéder par ordre.

Commençons donc par les coiffures du soir, les guirlandes et les touffes à l'italienne, car c'est bien

certainement une des choses les plus importantes dans la parure habillée.

Les fleurs naturelles sont en grande faveur, c'est une simplicité de forme élégante ; en effet, on dit « j'étais ou elle était très-simplement coiffée d'une guirlande de fleurs naturelles », cela veut dire que la guirlande était escortée d'un bouquet de corsage et d'un énorme bouquet à la main.

Les fleurs naturelles sont encore plus recherchées s'il a fallu quelque peine pour se les procurer, car, bien qu'en province les serres soient garnies de fleurs de même qu'à Paris, la difficulté de les monter rend la possession d'une guirlande impossible ; on n'a pas, comme ici, une célébrité telle que madame Lachaume (1) ; laquelle sait monter un bouquet, une guirlande, avec une perfection qui lui a valu, du reste, une réputation méritée. Donc il faut faire venir ces fleurs toutes montées de Paris. Il en a coûté quelque tracas, mais aussi quelle surprise en ouvrant la caisse qui renferme les fleurs, de les voir aussi fraîches et aussi belles que si elles étaient encore sur leurs tiges ! Lachaume a déjà des camélias, il en aura tout l'hiver, et sous peu de jours il aura les fleurs du rhododendron. Dans ce moment madame Lachaume monte beaucoup de guirlandes avec les fleurs et le feuillage du houx. Le feuillage panaché du houx est très-joli et très en vogue. Ces fleurs s'harmonisent bien avec une robe mais, bouton d'or ou blanche. Un des avantages du houx est de rester plusieurs jours monté sans que sa fraîcheur en soit altérée.

Les bouquets de corsage prennent des dimen-

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

sions énormes, de même en peut-on dire des bouquets à la main. Pour peu que cela continue, il deviendra assez difficile de porter son bouquet. Cette exagération n'a rien de joli, donc rien qui puisse la justifier; mais enfin la chose est ainsi.

La coiffure en cheveux se compose de bandeaux lisses très-rapprochés devant et très-relevés sur l'oreille, de bandeaux ondulés qui cachent l'oreille, et de boucles lisses pour les cheveux noirs, et crépés pour les cheveux blonds. On peut donc choisir parmi ces diverses manières de se coiffer celle qui sied bien, tout en restant fidèle à la mode. Quant aux cheveux de derrière, ils se disposent toujours en un double rang de nattes ou de torsades. Quelquefois, et pour une coiffure plus parée, on fait deux ou trois coques lisses qu'on entoure d'un rang de cheveux tordus: dans ce cas le peigne ne se voit pas.

Nous n'en avons pas encore fini avec la coiffure, il reste la coiffure parée, c'est-à-dire celle qui demande la perfection. Les salons des demoiselles Thirion et Milliastre (1) sont très-jolis à visiter en ce moment; on y admire des créations neuves et de bon goût, parmi lesquelles nous citerons d'abord une coiffure en dentelle, soit noire, soit blanche, ayant un fond rond entouré de velours noir, si la dentelle est noire, qui vient se nouer à gauche et dont les bouts retombent assez bas; une grande dentelle forme papillon très-relevé par derrière et vient s'arrêter de chaque côté; du côté droit, et dessous la dentelle, retombe une grappe de fleurs roses. Ensuite vient une coiffure en velours bleu brodé en or, le fond est bordé d'une haute résille de soie, qui se termine en frange d'or. Et puis encore un petit bonnet à fond rond entouré d'une blonde de soie qui papillonne autour et retourne derrière en fanchon; le fond est entouré d'un mince feuillage qui suit aussi le pied de la fanchon, et sur le côté droit il est orné d'une grosse touffe de roses mêlées de petites herbes vertes. Une autre coiffure d'une grande élégance se compose d'un petit toquet de velours cerise, sur lequel est posée très-coquettement une dentelle d'or.

Les chapeaux de ces demoiselles sont aussi très-remarquables par la grâce et la distinction, ce sont des chapeaux de velours de forme ronde, ornés de saules jaspés, ou d'une plume frisée qui forme demi-guirlande et retombe de chaque côté de la passe; ces chapeaux, de même que les capotes, ont des bavolets. Quelques chapeaux de velours sont ornés de franges, de plumes disposées de manière à retomber de côté, en plumet.

Quoique la mode favorise les étoffes brochées, cependant la moire est encore en grande faveur: plus riche que le taffetas d'Italie, cette étoffe se prête de même à recevoir les ornements de den-

telle, les bouillonnés de tulle ou les ornements de ruban; ce qui devient impossible sur les damas et généralement sur les étoffes brochées, déjà rendues lourdes par la richesse des dessins. La moire est tout à la fois riche, jeune et brillante, trois qualités qui la feront souvent préférer aux étoffes plus nouvelles. De même que pour les moires antiques et les damas satinés, les nuances de mode sont maïs, rose, vert-Pomone et bouton d'or.

Nous avons vu, cette semaine, une robe de moire bouton-d'or garnie de volants de crêpe découpé; le corsage était à draperie: une guirlande de houx et un bouquet de corsage semblable devaient compléter la toilette.

Nous avons vu aussi de charmants modèles de robes de bal, mais ces modèles ne nous ont été montrés qu'à la condition d'en garder le secret jusque dans les premiers jours de janvier; ce délai passé, nous les montrerons à nos abonnées, dessinés par une de nos célébrités artistiques qui a bien voulu s'en faire l'interprète: nous aurons donc non-seulement de très-jolies toilettes, mais encore des petits tableaux de genre qui seront la représentation exacte de la vie élégante à Paris.

Les feuilles de patrons seront données avec chaque numéro de janvier; car le mois de décembre, un peu envahi par la question des étrennes, dont chacun est curieux, nous empêchera d'en donner plus de deux: déjà l'un a paru; l'autre, qui contient un patron de capeline et des dessins de cols brodés, paraîtra dimanche prochain.

En toilettes de la matinée il n'y a de grande nouveauté que les robes ornées devant d'une broderie en velours découpé en dessins de branchage, laquelle broderie est bordée d'une très-petite passementerie. Cette jolie broderie de velours se fait chez madame Couchonnal (1): elle est surtout très-jolie sur le satin uni ou sur le satin à la reine; elle va bien aussi sur les robes de damas.

Il se porte beaucoup plus de bottines à talons hauts que d'autres, et ces bottines sont boutonnées sur le côté du cou-de-pied. Les souliers se portent très-carrés des bouts et décolletés modérément. Le magasin du *Dahlia* (2), qui est fort à la mode dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, fait généralement des bottines à bouts de cuir assez montants. Il y a aussi dans ce magasin des pantoufles-douillettes qui ont des revers rabattus ouatés et piqués d'une couleur tranchante: ainsi le revers cerise sur bleu ou sur noir. Pour le saut du lit il y a de petites sandales; cependant il faut dire que les sandales sont plutôt adoptées l'été que l'hiver, car, n'ayant point de quartiers, elles ne sont pas chaudes.

(1) Rue Neuve-Saint-Augustin, 13.

(1) Rue Vivienne, 38.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 24.

Nous avons reçu, cette semaine, l'invitation de passer dans les bureaux de la MAISON DE COMMISSION DES *Modes parisiennes* pour y voir une magnifique garniture de cheminée en bronze doré dans le style Louis XVI : les modèles en étaient parfaits, et, quoique modernes et faits sur les anciens dessins, ils ne laissaient rien à désirer sous le rapport de l'exécution. Nous aimons à mentionner une maison qui semble vouloir justifier son titre; car, s'il en était autrement, nous la passerions sous silence. Nous y avons trouvé aussi quelques objets de curiosité d'un bon choix; tels sont : un groupe de vieille porcelaine de Saxe (pour cadeau d'étrennes), une tasse et son couvercle en porcelaine de Sèvres.

Puis un thé complet en porcelaine anglaise; — un manteau de velours, dit manteau espagnol, garni de dentelle noire; — une robe de satin à la reine, couleur vanille, brodée devant en passementerie; — une petite chaîne de montre d'homme et son charivari, composée d'imitations de fleurs et d'animaux; — deux magnifiques lampes Carcel montées sur des vases de porcelaine de Chine garnis de bronze doré : voilà certes des objets qui tous sont irréprochables et pour lesquels la mode a été sans aucun doute consultée.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Couronne à l'italienne en fleurs naturelles de Fluxin. Robe de pékin satiné; cette robe est coupée sur les côtés, et sous ses découpures est une bande de satin rose, une dentelle d'Angleterre entoure cet ornement et tourne sous le nœud de ruban. Berthe demi-ouverte sur les épaules pour laisser passer un nœud-Page.

Coiffure de dentelle noire ornée de capucines. Robe de dentelle noire garnie de volants, sur un dessous de taffetas vert-Pomone.

L'industrie, essentiellement parisienne, des petits meubles et des petits coffres ornés de marqueterie, de ciselures et de peintures, n'est pas morte avec le siècle de Louis XV, ainsi que le croient certains amateurs qui payent fort cher, chez quelques marchands de curiosités, tels ou tels petits chefs-d'œuvre *parfaitement conservés*... oui, car ils sortent tout frais de la fabrique de Tahan. — Tahan est un industriel plein de goût et de style, qui a fait revivre pour toutes les petites merveilles du petit meuble et du coffret un art oublié, perdu depuis cent ans.

Mais Tahan s'est lassé de passer pour un contemporain de madame de Pompadour, il a voulu tirer lui-même parti de son talent, et il a ouvert un beau magasin dans lequel il vend, non-seulement comme objets modernes et très-modernes, les délicieux joujoux qu'il fabrique, mais encore, et c'est mieux, il les vend à ses prix de fabrique.

Donc, allez chez Tahan (1), vous tous, amateurs du vrai petit meuble de dame, du joli petit bureau en bois de rose ou en incrustations Boule; — des petites tables à ouvrages, légères, coquettes et bien tournées; — des

papeteries, des buvards, des portefeuilles ornés de camées gravés ou de peintures charmantes; — des boîtes à flacon, à gants, à bijoux, ornées de dorures, d'incrustations ou de ciselures; — des coffres et coffrets de tout genre et de tout emploi; — des boîtes à jeux; — des caves à liqueur de toutes sortes. — Et vous, jeunes gens, allez voir les boîtes à cigares, les trousses et portefeuilles de voyage. Enfin, vous tous qui aimez le confort joint à l'élégance, allez voir ces nécessaires de voyage, contenant dans un espace incroyablement réduit tout ce que peut désirer le voyageur, tout ce dont il peut avoir besoin hors de chez lui.

Allez chez Tahan, vous qui pensez comme moi que c'est en fabrique qu'il faut choisir, — toutes les fois que cela est possible, — ces objets de fantaisie et de caprice qu'un rien rend plus aimables, qu'un rien désapprécie. Il faut les voir en nombre, et l'on ne peut les voir en nombre que chez celui qui les fait; car le premier détaillant de Paris n'oserait avoir chez lui plusieurs articles du même genre tout à fait, quand ces articles sont un objet de mode et de luxe à la fois. Chez Tahan, vous les trouverez par centaines. Sa vente est si sûre, si grande et si prompte, qu'il ose tout en fait d'assortiments. C'est le bon moyen de n'avoir point de rivaux.

Décembre est le mois glorieux de la maison Giroux; traversez, n'importe à quelle heure, la rue du Coq-Saint-Honoré, et vous verrez, rangés contre le Louvre, autant d'équipages que vous en pourriez voir aux Tuileries un jour de réception. Mais ce n'est pas l'aristocratie seule qui remplit les magasins du célèbre marchand, la moyenne propriété s'est fait aussi une mode, nous dirions presque un devoir, de visiter également les riches salons de la rue du Coq. Veut-on l'explication de ce fait, c'est que, si la maison Giroux offre aux grandes fortunes les plus fastueux produits de l'industrie et des arts parisiens, les bijoux de grand prix, les tableaux des artistes en vogue, les bronzes d'art, les joujoux princiers, en un mot tout ce qui ne peut appartenir qu'à la richesse, elle est encore le premier bazar de Paris pour tous les articles dont la grâce fait la valeur; pour tous les colifichets de la nouveauté; pour les plus jolis, les plus gentils, les plus amusants joujoux; pour tous les riens de la fantaisie; pour tous ces objets qu'on peut offrir précisément parce qu'ils sont inutiles, mais frais, mais nouveaux, mais élégants. Cependant n'allez pas croire que vous ne trouveriez chez Giroux que des inutilités! C'est encore là qu'il faut aller chercher les choses bonnes et nécessaires, toutes les fois qu'on les veut belles, ornées et dignes de figurer dans une maison de goût.

Nous vous surprendrions, sans doute, si nous vous disions que Giroux vous offrira même des articles d'un prix infime! Cela est pourtant vrai : nous avons vu chez lui des objets d'un franc, de deux francs, et ces bagatelles, toujours marquées

(1) Rue de la Paix, au coin du boulevard.

au coin de l'élégance, on vous les vend, dans ces beaux et splendides magasins, avec autant de politesse et d'empressement que si vous achetiez un joujou de mille écus.

Bien des maisons ont voulu imiter Giroux; sa maison est et sera toujours la première, parce qu'il faut quelque vingt ans d'efforts continus, secondés par un succès également continu, pour fonder un établissement de cette importance et de cette renommée.

Une maison que ne doivent point oublier ceux qui veulent tout voir pour mieux choisir, c'est le magasin de l'Escalier de cristal, au Palais-Royal, porcelaines de Sèvres, porcelaines des premières fabriques du monde; chefs-d'œuvre de l'art céramique; — porcelaines riches et rares, grandes pièces si difficiles à réunir, et si précieuses quand elles sont réunies; — belles pendules, grands vases d'ornementation, beaux candélabres en porcelaine; — déjeuners, verres d'eau, thés et autres groupes de formes différentes; — services ornés de peintures de maîtres; — paniers, corbeilles, écriitoires et autres petits récipients garnis de fleurs, de feuilles et de fruits d'une imitation parfaite; — porte-montre, serre-papier, coupe-papier, enfin une foule de charmantes petites bagatelles brillantes, pimpantes, dorées et peintes sur toutes les faces.

Puis, les trésors de la verroterie vénitienne et de Bohême: les verres sveltes et élancés comme une tulipe sur sa tige flexible; — les verres aux fils de couleur entrelacés dans le cristal lui-même; — les verres de couleurs impossibles aux verriers modernes; — et les merveilleux petits pots en verre, de formes étrusques, de formes grecques, de formes romaines, de formes que nous devrions imiter, et que nous n'imitons pas, entraînés que nous sommes par la routine.

Tout cela et bien d'autres choses encore se voient chez Lahocbe, le propriétaire de ce palais étincelant qu'on nomme le magasin de l'Escalier de cristal; magasin féerique, tout ruisselant de lumières, éblouissant de reflets diamantés, magasin d'enchantements et de merveilles qu'on ne peut se dispenser de visiter.

La vente des nouveaux Albums de nos dessinateurs parisiens a commencé chez Aubert, ainsi que celle des livres et albums pour les enfants, pour les demoiselles et les dames.

Les albums de luxe, cette année, sont fort beaux.

LE PAIN DES PAUVRES.

L'homme bon, l'homme excellent dont je vais parler, me semble un des hommes les plus grands, les plus nobles que l'on puisse rencontrer dans le monde des citoyens utiles; déjà, dans le peuple, on ne se souvient plus de ce bienfaiteur populaire, de ce modeste et infatigable savant, qui a travaillé dans l'intérêt de ceux qui travaillent, qui a souffert dans l'intérêt de l'humanité souffrante; s'il n'y a de nouveau que ce qui est oublié, mon simple récit aura, pour bien des gens, pour bien des ingrats, le mérite d'une histoire tout à fait nouvelle.

Au milieu de l'hiver si tristement mémorable de 1749, une pauvre veuve, une sainte femme de Montdidier, se donnait bien du mal, bien de la peine, pour élever sa chère et innocente famille; agenouillée devant une image du Christ, le matin, le soir, à toutes les heures, la malheureuse mère avait beau demander à Dieu le pain quotidien, pour elle et pour ses enfants: Dieu ne lui envoyait pas du pain tous les jours.

Madame Antoine se souvenait d'avoir été bien heureuse; mais, en voyant s'envoler la dernière parole, la dernière prière, le dernier soupir de son mari, elle avait vu s'enfuir, loin de sa maison désolée, les amis, les protecteurs, l'espérance et la fortune. Par bonheur, elle était jeune encore; elle avait de l'esprit, des connaissances variées, une distinction rare, une probité exemplaire; comme toutes les jeunes femmes d'élite qui ont beaucoup souffert, elle possédait, au fond de son cœur, des trésors de religion inépuisables: en voilà bien plus qu'il n'en fallait, pensait-elle, pour donner à sa pauvre famille des idées justes, des sentiments chrétiens, une éducation complète; quant à la vie matérielle de la veuve et des orphelins, madame Antoine s'en rapportait à la miséricorde de Dieu, en s'écriant avec un poète qu'elle connaissait à merveille:

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Malgré cette lutte affreuse et inégale qu'elle soutenait contre les besoins, contre l'inquiétude, contre la misère, madame Antoine ne perdit jamais rien de son courage; mais, à la fin, elle perdit un peu de sa santé: elle souffrait sans se plaindre, les yeux fixés sur ses enfants, qui priaient, sanglotaient au chevet de leur mère. On appela un médecin: le médecin prit la peine gratuite de formuler une ordonnance dont l'exécution était impossible à l'infortune de la malade. Comment faire, et que résoudre? Elle se meurt... elle est morte peut-être! Non, elle vit encore... mais elle va mourir, faute d'un peu d'argent, d'un peu de pitié, d'un misérable remède!...



« Qui donc sauvera cette femme, cette mère, cette chrétienne ? se mit à dire une vieille paysanne qui priait en pleurant.

— Dieu !... murmura celle qui souffrait.

— Et moi !... » répondit le fils aîné de la veuve avec un enthousiasme qui ressemblait à quelque divine inspiration.

A ces mots le petit Antoine, qui avait douze ans à peine, s'empara de l'ordonnance du médecin ; il embrassa vingt fois sa mère, il lui dit, comme pour mieux l'empêcher de mourir :

« Attends mon retour ! »

Et l'enfant inspiré se précipita hors de la chambre.

Au bout d'une demi-heure Antoine revint auprès de sa mère. Il lui présenta en souriant un breuvage qui avait été préparé selon la formule du médecin ; la potion salutaire opéra un véritable prodige : la crise provoquée par le docteur réussit avec l'aide de Dieu ; en un clin-d'œil, par enchantement, le corps de la malade commença à recouvrer sa force, et son esprit recouvra toute sa raison. Elle interrogea son fils ; elle lui demanda, en le faisant monter sur son lit :

« D'où viens-tu, Antoine ? qui donc t'a donné ce remède souverain qui m'a rendu la parole tout de suite et qui me rendra bientôt la santé ? »

— Ne me remercie pas, mère, répondit l'enfant : ne me remercie pas de t'avoir sauvée !

— Ma guérison est-elle un mystère ?

— Un mystère bien simple, et tu vas le savoir.

En te voyant si faible, si pâle, presque mourante, je me suis dit avec terreur : mourir quand le ciel nous condamne à la mort, c'est bien !... mourir quand la misère seule nous tue, c'est mal ! Alors j'ai essayé de lutter, non pas contre le bon Dieu, ma mère, mais contre les hommes : j'ai pris l'ordonnance du médecin ; j'ai frappé à la porte de l'apothicaire du voisinage, et j'ai réclamé le précieux médicament dont tu avais besoin... mais point d'argent, point de santé, ma mère !... Notre voisin s'est montré cruel, inexorable, jusqu'au moment où j'ai eu la bienheureuse pensée de lui dire :

« — Monsieur, rendez-moi ma mère qui se meurt, et je vivrai pour vous servir ; je sens déjà que je suis plein de force, et l'on assure que je ne manque pas d'intelligence : vous plaît-il d'accepter, en échange d'une bonne action, le dévouement d'un apprenti, d'un domestique ? Parlez, parlez vite, monsieur... et me voilà ! »

» L'apothicaire a eu pitié de mes larmes ; il m'a donné ce qu'il me fallait pour te guérir, et dès demain j'irai travailler dans son laboratoire : c'est tout. »

La mère ne répondit rien à cet admirable récit de son enfant : quand une mère pleure de joie, elle ne parle pas... elle adore !

Quelques années plus tard l'apprenti apothicaire

de Montdidier avait cessé de travailler et de courir après la science dans l'obscur et ignorante officine de son premier maître ; en 1757 Antoine écrivait de Paris à sa pauvre et respectable mère :

« J'ai supporté bien des privations, bien des misères, bien des douleurs ; j'ai souvent maudit la veille, le jour et le lendemain ; j'ai désespéré des hommes et de Dieu ! Mais, à la fin, Dieu a écouté mes prières : les hommes m'ont secouru, et la science m'a protégé. Ne pleurez plus, ne vous désolez plus, ma mère ; mon présent est déjà magnifique, et le bonheur de votre vieillesse est assuré : le gouvernement du roi a daigné me nommer aide-pharmacien dans l'armée » d'Hanovre. Quel honneur ! »

Antoine fut admirable pendant la guerre : l'exaltation de son patriotisme et de son courage égala toute la noble ardeur de son enthousiasme pour les intérêts de la science et de l'humanité. L'aide-pharmacien de l'armée d'Hanovre joua de malheur dans son dévouement : cinq fois il voulut se hasarder un peu trop sur les champs de bataille pour secourir un peu plus vite les camarades qui se mouraient dans le sang, et cinq fois le courageux Antoine se laissa prendre et éliminer par les ennemis.

Antoine mit à profit le malheur de ses fréquentes défaites ; il étudia en Allemagne les sciences exactes, la physique, et surtout la chimie, qui venait de prendre dans les études des docteurs allemands une direction merveilleuse et tout à fait nouvelle.

La pharmacie et les pharmaciens devaient jouer un grand rôle dans l'existence d'Antoine. En arrivant à Francfort-sur-le-Mein, notre prisonnier de guerre parvint à obtenir l'insigne faveur de résider sur parole dans la demeure particulière qu'il lui plairait de choisir : Antoine s'installa dans la maison, c'est-à-dire dans le laboratoire du célèbre Meyer, le premier apothicaire de la ville et un des chimistes les plus distingués de toute l'Allemagne.

La science pratique de Meyer était prodigieuse, à coup sûr ; mais dans la pensée d'Antoine, Meyer avait surtout le bel honneur d'être le père d'une jolie fille de seize ans, que l'on nommait, je crois, Marguerite, et que l'on aurait dû surnommer, à l'unanimité des compliments et des doux regards, la Perle de Francfort-sur-le-Mein.

Aux heures habituelles des repas de la maison, Antoine se reléguait dans sa petite chambre pour y manger du pain, pour y boire de l'eau, sauf à s'enivrer tout à son aise avec le souvenir de la charmante Marguerite.

Un jour Meyer pria son hôte et son élève de lui faire l'amitié de venir déjeuner à sa table ; Antoine accepta une invitation qui lui donnait le droit précieux de contempler Marguerite : il n'accepta le déjeuner de Meyer que par-dessus le marché.

Ce jour-là Antoine avait bien plus d'amour que d'appétit : il mangea fort peu, et il ne but pas davantage ; mais en revanche il admira sa bien-aimée.

(La suite au prochain numéro.)

LOUIS LURINE.

Causeries.

* De tout temps, le démon de la jalousie a précipité les hommes dans les excès les plus saugrenus. Quand ce démon s'est emparé d'une âme, il sort de ses gonds, alors la raison déménage sans payer son terme.

Depuis Caïn — cette première basse-taille de la Bible — jusqu'à nos jours, en passant par Othello, ce premier ténor de Venise, — l'histoire fourmille de traits de jalousie ; et le roman, et le drame, et l'épopée doivent à cette passion crispante leurs plus magiques inspirations.

Toutefois la jalousie a ses variétés, comme les champignons.

Nous avons d'abord la jalousie d'amour, c'est la plus noble et aussi la plus excusable ;

Puis viennent les jalousies de métier et de boutique, pour lesquelles nous ne professons pas la moindre estime ;

Nous avons encore un troisième genre de jalousies, mais nous leur préférons généralement les persiennes.

Maintenant, reste à savoir dans quelle catégorie vous rangerez la *jalousie de fluide* ? Car les journaux vous ont conté, hier au matin, l'histoire d'un somnambule nommé Claude-Ferdinand Cuny, frappé d'un coup de poignard en sortant de l'Ambigu-Comique, et cela par *jalousie de fluide* !...

Claude Cuny, dit la chronique, est un des dormeurs les plus lucides de Paris : de là l'acte de vengeance perpétré par un rival (un *sujet* magnétique peu délicat).

En lisant les détails de ce guet-apens, je me suis dit : Une toute petite *réclame* ne se trouverait-elle pas blottie sous ce *fait-Paris* somnambulique ? Ne se serait-on pas servi d'un canard mesmérien pour déposer sa carte chez les malades de Paris ? Car, enfin, tout le monde n'a pas les moyens de figurer à la quatrième page des journaux, à côté des somnambules patentées qui déchiffrent les gastrites sur une mèche de cheveux.

Cependant, jusqu'à preuve contraire, ne clabaudons pas contre la lucidité de Claude Cuny, constatons le guet-apens, et dépêchons-nous d'enregistrer dans le catalogue des passions humaines une nouvelle variété de jalousie, la *jalousie de fluide*.

POST-SCRIPTUM. On la dit plus rageuse que toutes les autres. Mais rassurez-vous ! Cette vilaine variété n'a cours que dans les régions magnétiques. Si vous n'êtes pas somnambule, vous pouvez dormir sur les deux oreilles....

* Dans la dernière séance de l'Académie des Beaux-Arts, M. Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel, a exprimé le vœu que le chef-d'œuvre de Berton fût repris à l'Opéra-Comique. A cette occasion, l'historien du célèbre compositeur a rappelé dans quelles circonstances et au milieu de quelles épreuves fut composé l'œuvre du maître.

Berton était marié. Les plus rudes privations étaient le partage du jeune couple, relégué à un cinquième étage, et réduit à tout vendre pièce à pièce. Un seul meuble restait à Berton, dont il n'avait pu se résoudre à se défaire : c'était son piano, c'était le meuble qui lui faisait oublier la perte de tous les autres.

Mais la nécessité était devenue si forte, qu'il avait fallu accomplir encore ce dernier sacrifice, et son piano venait d'être vendu pour un morceau de pain, quand le

poème de *Montano et Stéphanie* passa dans les mains de notre compositeur.

Il ne s'en mit à l'ouvrage qu'avec plus d'ardeur, et, seul avec son enthousiasme, qui ne l'abandonna pas un instant, il avait composé, en moins de six semaines, la partition de son opéra. Mais il se trouvait arrêté, au moment de l'achever, par une difficulté où se peignait toute la misère de ce temps et toute la sienne.

Il avait besoin, pour écrire le *crescendo* du finale de son deuxième acte, de trois cahiers de papier réglé à vingt-huit portées ; mais le seul marchand qui pouvait lui fournir ce papier en exigeait le prix payé d'avance, et payé en argent, et ce prix était de 9 francs. Toutes les ressources du ménage et tous les assignats du monde n'auraient pu produire cette somme énorme : il fallut donc imposer silence à l'inspiration, ajourner l'enthousiasme, et attendre une semaine entière que quelque heureux hasard vint au secours du musicien.

Ce secours arriva sous une forme qui, en d'autres temps, eût passé pour une injure. Un éditeur de musique avait eu la malheureuse idée de faire arranger l'ouverture du *Démophon* de Vogel pour deux flageolets, et il vint proposer à M. Berton ce travail barbare, que notre compositeur, indigné d'une telle profanation, voulut d'abord repousser comme un crime, et qu'il finit par accepter comme une ressource, car on lui offrait deux écus de six francs pour cette belle œuvre.

En deux heures, le chef-d'œuvre de Vogel fut travesti comme on le voulait ; le lendemain, l'éditeur enchanté donnait le double de ce qu'il avait promis, et M. Berton, qui avait couru chez son marchand de papier aussitôt qu'il avait tenu l'argent, rentrait chez lui, heureux et triomphant, avec les trois cahiers de papier réglé ; et encore avec une somme qui pouvait assurer la subsistance de sa famille pour toute une semaine, je veux dire tout une décade.

Avant la fin de la journée, il avait terminé son *crescendo*, composition et copie, et sa partition était faite.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *La Protégée sans le savoir*, comédie-vaudeville en 3 actes, de M. Scribe. — Le sujet est simple comme dans toutes les spirituelles comédies dont se compose son riche répertoire ; c'est un roman intime, mais qui est développé avec une heureuse abondance de ressources et de détails.

Lord Albert est un des plus jeunes membres de la chambre des lords, et il protège une jeune française, une artiste, dont il fait acheter secrètement les tableaux. La jeune fille, grâce aux libéralités de lord Albert, acquiert en quelques années une honnête position de fortune qu'elle croit avec naïveté devoir à son talent. Elle a d'autant plus de réputation que l'on ne connaît à Londres aucun de ses ouvrages, lord Albert ayant soin de les conserver tous mystérieusement dans sa galerie.

Le secret, par un hasard amené avec bonheur, vient à se dévoiler, et M. Scribe a employé pour cela l'indiscrétion d'un vieux professeur que la jeune fille regarde comme son père. Ajoutez à ces personnages un marchand de tableaux, confident de lord Albert, l'intermédiaire discret de ses largesses pures et désintéressées, — puis un lion anglais, un rival que lord Albert a vaincu dans tous les paris, aux courses et dans toutes ses entreprises, même dans ses amours, — et voilà la jeune fille compromise !

Enfin, pour compliquer la situation, le jeune lord, voulant réparer le tort qu'il a fait à la réputation de miss Hélène, a donné sa parole pour un mariage qui, comme bien vous vous en doutez, n'aura pas lieu : il épouse sa protégée !

Avec d'aussi simples éléments, M. Scribe a fait un délicieux ouvrage où il vous mène de surprise en surprise, où votre curiosité est à chaque instant excitée par un nouvel incident, où il semble, en un mot, multiplier les difficultés pour avoir le plaisir de les surmonter.

Disons aussi que cette comédie est jouée avec une perfection rare par Bressant, qui a été d'une grande élégance dans le rôle de lord Albert; — Numa, plein de naturel et de bonhomie dans le vieux professeur; — Tisserand, plein d'abandon dans le dandy anglais; — et mademoiselle Rose Chéri, tour à tour sentimentale et enjouée dans le personnage de la jeune fille, dont elle a fait ressortir toutes les nuances délicates en comédienne d'élite.

* * Les Tableaux vivants de la Porte-Saint-Martin terminent, devant une salle très-bien garnie, leurs curieuses exhibitions. — Il paraît que la première représentation des *Inondations* est plus prochaine qu'on ne l'avait pensé d'abord, en raison de l'importance des décorations. On a surmonté toutes les difficultés; on a vaincu le temps lui-même, ce grand vainqueur; et ce qu'on croyait ne pouvoir faire qu'en deux mois, a été accompli en un seul, par un travail opiniâtre, diurne et nocturne. On annonce que la première représentation des *Inondations* sera donnée au bénéfice des inondés de la Loire. Sans contester à MM. Cogniard cette bonne pensée, dont ils sont bien capables, nous ferons observer seulement qu'il y aurait de leur part récidive, une représentation qui a produit 4,000 fr. ayant déjà été donnée à cette intention.

* * M. Alexandre Dumas sera de retour à Paris vers le 15 de ce mois; il vient diriger les répétitions générales de son nouveau drame, *la Reine Margot*, qui doit inaugurer le théâtre Montpensier. L'ouverture est fixée au 28 de ce mois.

Hier nous avons visité la salle, qui est vaste et peut aisément contenir 2,600 personnes. Le style en est vraiment imposant et grandiose.

La scène, où déjà se font les répétitions, égale presque en largeur celle de l'Opéra.

Tous les travaux de menuiserie sont terminés: loges, balcons, galeries, amphithéâtre, orchestre, banquettes de parterre, tout est posé.

Mardi prochain les peintres se mettront à l'œuvre sans désespérer. Les peintures du plafond, des loges et des galeries, ne le céderont en richesse à aucun établissement de ce genre.

Le lustre sera immense, et le rideau, par sa magnificence et son originalité, excitera, dit-on, l'admiration de tous les spectateurs.

La distribution des places a été si judicieusement combinée que, de tous les points de la salle, on aperçoit parfaitement la scène et les acteurs.

Comme à l'Opéra-Comique, il y a des loges à salon ornées de glaces et meublées avec luxe; il y a aussi plusieurs rangs de stalles à fauteuil, soigneusement rembourrées.

Les petites places sont commodes, et l'on s'y tient à l'aise sans être coudoyé par ses voisins.

Ainsi, le théâtre Montpensier réunit toutes les conditions du confortable pour le peuple comme pour l'aristocratie.

Le tarif des places n'est pas encore définitivement arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les places populaires ne seront pas à un prix plus élevé que celles des théâtres du boulevard; les places de luxe coûteront un peu plus cher que celles des établissements voisins.

LES FLEURS ANIMÉES, PAR J.-J. GRANDVILLE.

2 volumes keepsake.

Depuis que Grandville s'est mis à faire concurrence à la nature, on peut dire que son art n'a jamais mieux réussi que dans les *Fleurs animées*. Flore, vaincue, a définitivement donné sa démission. Elle a déclaré qu'elle renonçait à entrer en lutte avec son rival.

C'est là un magnifique triomphe, et tout le monde l'a sanctionné. Les fleuristes de Paris sont furieuses, leurs bouquets d'un jour sont abandonnés. On n'offre plus maintenant que le bouquet-Grandville, qui vient de paraître en deux magnifiques volumes chez l'éditeur G. de Gonnet.

Les *Fleurs animées* ont été les seules fleurs de l'année, il n'y a pas eu d'autre printemps que celui de Grandville, printemps de mille pages qu'on peut feuilleter au coin de son feu, et dont on respire les parfums enveloppés dans sa robe de chambre. La pluie et la neige peuvent tomber, n'avons-nous pas sur notre guéridon un jardin portatif plein de fleurs délicieuses qui nous regardent, qui nous sourient, qui nous confient leurs secrets, qui nous racontent leurs aventures? Deux cicerone, comme on en trouve peu, accompagnent le lecteur dans les courses qu'il entreprend sans quitter son fauteuil. M. Alphonse Karr l'introduit en lui lisant des pages ravissantes; il lui apprend à se méfier de la Botanique et de l'Horticulture, deux petits serpents de traités qui se cachent sous les fleurs; puis M. Taxile Delord, avec tout l'esprit qu'on lui sait, lui fait visiter les coins et les recoins du magique parterre peuplé par le crayon de Grandville et reproduit par l'habile burin de M. Charles Geoffroy.

Comment, avec tout cela, les *Fleurs animées* n'obtiendraient-elles pas un de ces succès qui deviennent une date historique? L'année des *Fleurs animées* deviendra classique en librairie. C'est par suite d'une pure habitude de tradition que l'éditeur G. de Gonnet a mis son livre en vente aux approches du premier jour de l'an. Pour cet heureux ouvrage, le premier jour de l'an durera toute l'année.

Les intelligents n'avaient pas attendu jusqu'à ce jour pour comprendre que M. de Balzac avait conçu, dès le commencement de sa carrière d'écrivain, un vaste plan dont chacun de ses romans ne devait être, en quelque sorte, qu'une scène détachée. Maintenant que le cadre est en grande partie rempli, que tout le monde aperçoit l'idée d'ensemble qui a présidé à tous ces détails, le moment nous semble favorable pour présenter au public les *Œuvres complètes* de cet écrivain.

Le plan de l'auteur consistait à tracer, dans ses détails infinis, la fidèle histoire, le tableau exact des mœurs de notre société moderne. Quelques-uns se sont plaints que le portrait ne fût pas toujours assez flatteur; un physiologiste aussi sûr que M. de Balzac pouvait s'attendre à ce reproche et ne point s'y montrer sensible: aussi l'auteur de *la Comédie humaine* a-t-il poursuivi sa tâche en observateur impitoyable.

Après avoir revu et corrigé avec soin chacun de ses ouvrages, M. de Balzac a assigné à tous, dans son édition nouvelle, leur ordre définitif, et leur a donné un titre général: *la Comédie humaine*, titre qui résume la pensée de l'écrivain, et qui éclaire l'ensemble aussi bien que chaque détail d'une œuvre littéraire à laquelle on ne peut refuser d'être une des plus grandes et des plus hardies de ce siècle.

Les ouvrages de M. de Balzac ont été tous réimprimés vingt fois, sous toutes les formes: dans les revues, dans les journaux, en volumes de tous formats, avec ou sans illustrations; mais il n'existait pas encore une édition d'un format uniforme, commode et économique. Le li-

braire Furne, dont nos lectrices connaissent les productions, publie enfin une édition qui à tous ces avantages réunit celui d'être une édition de luxe, avec de charmantes gravures de nos dessinateurs en vogue. Cette édition, à l'aide d'un caractère heureusement combiné, très-

lisible quoique compacte, contient en 16 volumes les innombrables volumes des éditions précédentes. Nous ne doutons pas que cette édition n'aille prendre dans les bibliothèques la place qui est réservée depuis longtemps aux œuvres de M. de Balzac.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



ze



ier

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

L. M. A. rit, re, L. M. A. boit, re, L. M. A. chante, E qu'homme noue.
(Elle aime à rire, elle aime à boire, elle aime à chanter comme nous.)

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le *Prospectus* à l'établissement.)

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Nouveautés.--Broderies.--Confection.

Madame J. DE BARTHÉLEMY, rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis. Cette maison se recommande par le cachet d'élégance et de bon goût qu'elle imprime à toutes ses créations. Rien de plus distingué que ses manteaux et ses visites, rien de plus riche que ses châles, de plus léger que ses écharpes, de plus gracieux que ses costumes d'enfants. C'est à madame de Barthélemy que s'adresseront toujours les dames jalouses d'obéir à la charmante tyrannie de la mode.

Manteaux, Mantelets, Nouveautés confectionnées, Broderies pour Robes et Gilets. — Maison COUCHONNAL, rue Neuve-Vivienne, 38 bis, au premier étage

Fleurs naturelles.

Spécialité pour coiffures. LACHAUME, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Plus de Cheveux blancs! L'EAU MEXICAINE, de M^{me} J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompte et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

Râteliers perfectionnés par HATTUTE, dentiste reçu. Tous ses ouvrages sont faits de manière à justifier et augmenter sa réputation; ils ont reçu d'ailleurs la sanction des médecins les plus célèbres et des jurys des différentes expositions, qui lui ont décerné des mentions et des médailles. — Guérison et plombage des dents réputées incurables. — Son cabinet est situé Galerie Vivienne, 13.

Chaussures d'hommes.

BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.